

Lecture du 10 juin à St-Sulpice, 10h30

Raymond Pouchon, Françoise Bonnet Borel

Intro

...

Partir à l'aventure au 19^e siècle

Les textes que nous allons vous lire proviennent du fonds famille Reymond, donné en 2019 aux AVO. Ce fonds concerne plusieurs générations de Reymond, établis à St-Sulpice, il couvre environ 150 ans d'histoire, mais nous allons nous concentrer sur les textes écrits au milieu du 19^e siècle par deux frères, Eugène et Alexis. A cette époque, la famille Reymond est composée du père, Charles Auguste, de sa femme et de leurs 4 enfants. Elle appartient à une classe aisée et éduquée de gens de la campagne, qui attache beaucoup d'importance au travail, à l'instruction et à la religion. Le père est mécanicien horloger, il sera aussi justicier pour le Val-de-Travers.

La maison familiale, ou plutôt les maisons familiales, sont situées non loin d'ici (anciennement au plan de la Croix, aujourd'hui quartier de la Place 9 et 10), nous y reviendrons après la lecture.

Dans les années 1850, il n'est pas si facile de gagner de l'argent en Suisse. Les milieux horlogers manquent de débouchés, l'agriculture rapporte peu. Plusieurs familles neuchâtelaises ont déjà choisi d'émigrer, notamment en Amérique du Nord. Le père Reymond y songe lui aussi, et c'est peut-être pour être mieux renseigné qu'il fait un voyage à New York en été 1849, accompagné de son fils aîné, Eugène, alors âgé de 14 ans.

Le souci, pour un père, c'est de trouver un avenir pour ses enfants. Et lorsqu'Eugène, séduit par la découverte de l'océan et des navires, lui annonce qu'il veut devenir marin, voire mieux, capitaine de navire, Ch.-Auguste met tout en œuvre pour réaliser ce vœu.

C'est ainsi que le 26 janvier 1852, Eugène, 16 ans à peine, quitte St-Sulpice pour se rendre au Havre, où un bateau l'attend. Son père l'accompagne, en char, jusqu'à Pontarlier. De là, il voyagera seul et prendra désormais son destin en main.

Durant les 9 ans qui vont suivre, Eugène naviguera sur les océans du globe. Il retourne 3 fois seulement voir ses parents, ici à St-Sulpice, mais il leur écrira plus de 60 lettres, que nous allons vous lire, non, rassurez-vous, seulement des extraits... pas tout ! Voici sa toute première lettre:

Le Havre, le 29 janvier 1852

Chers Parents,

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir écrit plus tôt, mais cela m'était impossible, n'ayant pas pu trouver le capitaine plus tôt ; je m'en vais vous raconter ce que j'ai fait depuis que je vous ai quitté ; parti de Pontarlier à 12 heures, je suis arrivé à Dole à 9h du soir et ne devant repartir qu'à 2 heures du matin, j'ai pris un bouillon et me suis endormi sur un lit de chaises, prenant mon burnous et mon havresac comme oreiller ; à 6 heures du matin j'étais à Dijon où l'on mit la diligence sur un wagon qui arriva à Paris à 4 heures du soir ; j'en repartis à 9h du soir et arrivai au Havre à 6h du matin et comme il ne faisait pas jour on me conduisit à l'hôtel de Bordeaux rue de la Gaffe ; à 8 heures j'allai vers le consul suisse, qui est vraiment un homme comme il y en a peu, il m'accompagna sur le navire le Samuel Fox qui est un navire énorme et magnifique, mais nous ne trouvâmes pas le capitaine, nous y sommes retournés aujourd'hui ; et cette fois nous avons été plus heureux. Nous trouvâmes le capitaine qui me reconnut très bien et me demanda de vos nouvelles, il promet de me traiter comme il faut et m'assurant que si je voulais me bien conduire et bien travailler, je pourrais peut-être dans 5 ou 6 ans être capitaine.

C'est là chers parents tout ce que j'ai à vous dire pour le moment. Excusez ma brièveté, mais je suis pressé de vous donner de mes nouvelles et soyez assuré que si je dis peu cette fois je pense tant plus, Adieu chers parents, portez-vous bien et pensez et priez pour votre fils qui vous aime plus que jamais.

Eugène

Le Havre, 2 Février 1852

Chers parents,

Etant près de partir, je viens encore vous donner de mes nouvelles ; je peux commencer de suite à travailler à bord ; on m'a donné une cabine aux secondes places qui sont tout à fait comme les premières avec tapis, fenêtres etc. la seule différence est que les portes sont en chêne verni jaune, au lieu d'être en acajou, et pendant que nous sommes à terre je vais prendre mes repas dans une auberge où vont les jeunes marins, et où le capitaine nous fait très bien traiter.

La dame du capitaine fera la traversée avec nous, nous n'avons que 300 passagers d'entrepont et au voyage passé le navire en portait 700, c'est un des plus gros paquebots entre le Havre et New York, il est tout neuf et à 3 ponts, je vous réponds qu'il faut de fameuses vagues pour que son pont soit mouillé ; il y a 28 matelots, 2 cuisiniers, la femme de chambre, le maître d'hôtel, le premier, le lieutenant, le troisième, le charpentier. Le capitaine ne me fait jamais monter sur les mâts mais il a 3 jeunes matelots qui y vont lorsqu'il le faut, ainsi sur ce point vous pouvez être bien tranquilles, et je ne m'exposerai jamais plus qu'il ne le faudra.

Ecrivez-moi pour quand je r'arriverai au Havre dans 9 ou 10 semaines et adressez la lettre à Mr Wanner et j'irai reprendre les lettres chez lui, votre fils affectionné

Eugène

Eh oui, le marin veut des lettres qui l'attendent dans les ports où il va, mais il ne sait pas toujours quand il y sera, ni quand il en repartira, la famille sera donc priée dans chaque lettre d'être, elle, au rendez-vous !!!

Le bateau sur lequel embarque Eugène, le « Samuel Fox », est un trois mats de quelques 90 mètres de long qui transporte, comme beaucoup d'autres voiliers de sa sorte, aussi bien du fret que des passagers. Les bateaux à vapeur existent déjà depuis 2 ou 3 décennies et pourtant ces grands voiliers ne marchent encore qu'à la force du vent, la raison en est que le volume de charbon nécessaire pour faire la traversée l'océan, prendrait, simplement, trop de place....

Revenons à Eugène. Au terme de sa première traversée entre le Havre et new York comme matelot, qui a duré 35 jours, Eugène se rend chez les Fornachon, des Neuchâtelois connus de sa famille qui ont émigrés

récemment. Ils deviennent sa famille d'accueil à New York, et ceci pour plusieurs années. Il écrit à ses parents :

New York, 30 mars 1852

Chers parents,

Le dimanche après être arrivé à New York, je suis allé chez Madame Fornachon qui se porte très bien ainsi que toute sa famille, ses enfants ont extrêmement grandi ; j'ai été reçu comme si j'avais été un de ses enfants ; elle m'a dit que si cela me faisait plaisir je ne la dérangerais pas du tout de venir coucher chez elle, ce que j'ai accepté bien volontiers ; je passe aussi là tous mes samedis et dimanche, car le capitaine m'a donné les samedis libres ; pendant le samedi je lis et j'apprends, et pendant le dimanche nous allons à l'église le matin et promener pendant l'après-midi. J'arrive toujours à la maison avant 7h du soir, ainsi j'ai 2 bonnes heures à passer avec la famille, et je les employe à faire de l'algèbre et à lire de l'anglais.

Bonjour donc mes chers parents, priez Dieu pour votre enfant qui vous embrasse de cœur en attendant de pouvoir le faire de bouche.

Eugène traversera l'océan entre le Havre et New York une quarantaine de fois, mais cela ne se passe jamais 2 fois la même chose, et pas toujours bien !

New York, le 11 Août 1852

Chers Parents,

Nous ne sommes arrivés ici que Mardi passé après une belle traversée (quoique un peu longue) de 52 jours. Tous nos passagers qui pour la plupart n'avaient pas les vivres pour plus de 40 jours, étaient à la veille de souffrir de la famine, car vous pouvez bien vous penser que le capitaine n'avait pas des vivres pour 650 passagers d'entrepont, aussi je vous promets bien que nos passagers n'étaient pas peu contents de voir la terre, nous avons eu 12 morts, 9 enfants, 2 femmes et un vieillard qui est mort de vieillesse ; nous n'avons pas eu de tempêtes, ni d'orages, mais bien une dispute suivie d'une bataille entre le

capitaine et les officiers avec 3 matelots qui avaient bu, les matelots furent mis aux fers, mais non sans s'être défendus avec fureur, mais ils furent relâchés 3 ou 4 jours après ayant demandé pardon au capitaine...

La famille Fornachon se porte très bien et vous fait bien saluer.

Bonjour chers parents, pensez toujours à moi et priez aussi pour votre Eugène qui vous aime toujours.

A propos de ravitaillement, précisons qu'à cette époque, sur un navire, seuls les passagers de 1^{ère} classe, et l'équipage bien sûr, sont nourris. Les autres doivent emporter leur nourriture et ils calculent de pouvoir tenir juste la durée d'une traversée moyenne (30 à 40 jours), cela pose de vrais problèmes si la traversée s'éternise !

On l'a dit, le père d'Eugène a des idées d'émigration, aussi, pour lui fournir des informations sur le pays et les Neuchâtelois fraîchement immigrés, Eugène joue-t-il les reporters ; il se rend à Newark Valley, au Nord de New York :

New York, le 21 Août 1852

Chers parents,

La vallée peut avoir la largeur du Val de-Travers, les collines peuvent avoir la hauteur de Couvet à Plancemont et quelquefois un peu plus ; une de ces collines est aride, sèche et rocailleuse, l'autre est couverte d'avoine, de beaux pâturages, et de magnifiques sucriers ou érables à sucre, le penchant est couvert de champs de pommes de terre, qui sont magnifiques et qui rapportent beaucoup. Dans le fond de la vallée, c'est encore de l'avoine et du maïs, et près des maisons, qui sont vraiment de petits bijoux, il y a des vergers de pommes, de poires et de pêches et un grand jardin entouré le plus souvent d'une petite haie de raisinets sauvages.

Toutes les récoltes se vendent parfaitement, et à un bon prix, parce que c'est presque tout pour New York, on peut tout vendre, maïs, avoine, beurre et œufs, on vous les prend dans quelle boutique que vous alliez, aux prix courants ; chiffons, vieux fer, vieux verre, tout se vend ; pour m'en donner une idée, Mr

Durussel me disait : voyez, on vend tout, tout, tout, on vendrait jusqu'à des vieilles femmes !!!

Le village peut être grand comme Travers, il est extrêmement tranquille et il n'y a point de pauvres. Les habitants sont tous presbytériens ou méthodistes, et appartiennent presque tous à la société de tempérance, vous n'y voyez pas d'ivrognes, les voleurs y sont inconnus. On peut laisser ses outils au champ en toute sûreté, ils laissent toujours leur lessive dehors pendant la nuit, et jamais il n'est arrivé qu'on vole quelque chose. Ils se plaisent beaucoup à conseiller les nouveaux arrivants, et à leur donner des coups de main, ils sont à ce que disent tous nos Suisses, des voisins excellents.

Les américains travaillent à la terre avec des gants de peau, ce qu'il fait qu'ils ont toujours des mains comme des messieurs ; le soir, le plaisir du fermier est de mettre de beaux habits, et d'aller faire une promenade à cheval ou en char, les femmes ont aussi beaucoup de luxe, on dit toujours que les américains porteraient les trous aux coudes pour procurer à leur femme de belles robes et des colifichets, c'est un peu ce qu'on peut leur reprocher, mais il vaut pourtant mieux voir cela, et cet excès de propreté que ces habits sales et ces chambres mal soignées de la plupart de nos paysans.

C'est un pays de machines. Ils mènent leur maison d'un endroit à un autre, avec 20 paires de bœufs et des énormes roues. Lorsqu'une grange gêne, ils la tirent de côté et la placent à une autre place, ce qui pourrait aussi bien se faire chez nous avec les bâtiments de bois, mais on n'y pense pas, et on se rirait de celui qui proposerait une telle chose.

On y jouit d'une liberté sans borne, vous pouvez faire ce que vous voulez sans qu'on s'inquiète de vous, vous voyez des fermiers qui vont à cheval en ayant d'une main un parapluie pour le soleil et de l'autre une gazette, chaque fermier a son attelage, un cheval, et jusqu'à 9 ou 10, ceux qui en élèvent, ils ne marchent jamais ; pour la moindre commission, ils attellent le cheval....

Remarquez qu'aujourd'hui encore aux USA, on va faire ses courses avec sa voiture..., même à 200 mètres de la maison. Personne ne veut marcher...

La lettre suivante nous apprend qu'Eugène revient de Mobile (Alabama), grand port cotonnier au Sud des Etats-Unis. Il a fait auparavant une escale à Savannah, dans l'état sudiste de Géorgie. Voici ses impressions, exprimées avec les mots de l'époque:

Le Havre, 11 mars 1853

Chers parents

A Savannah, la côte est sablonneuse et basse, la rivière est large, mais marécageuse, couverte de roseaux, tout le bruit que vous entendez est le cri des canards sauvages et des oiseaux qui mangent le riz, aussi loin que votre vue s'étend vous ne voyez que marais, et au-delà d'immenses champs de riz, où vous voyez les nègres occupés dans les plantations.

La ville n'est pas belle du tout, elle est sale, et sent l'esclavage, les rues sont remplies de nègres, vous voyez très peu de blancs, et ceux qui y sont, ont tous le teint pâle ou jaune. Nous ne pûmes trouver de coton à embarquer, et nous partîmes de suite pour Mobile. A moitié chemin un petit navire monté par des nègres nous aborda pour vendre des oranges, citrons, des poissons, des coquilles et autres produits de cette contrée.

Adieu encore une fois, votre fils vous embrasse tous de cœur en attendant qu'il puisse vous serrer dans ses bras, pensez toujours à votre Eugène

A la fin de l'année 1853, lors du retour d'Eugène à New York, la mer va montrer son vrai visage !

New York, 27 Décembre 1853

Chers Parents

Me voici encore une fois à New York, et Dieu merci toujours en parfaite santé, ainsi que toute la famille Fornachon ; notre voyage a été court mais riche d'aventures.

Le 12 de Novembre nous quittâmes le Havre par un temps magnifique qui dura pendant 5 ou 6 jours, si bien que presque personne ne fut malade du mal de mer ; mais le 19 , le vent fraîchit et le 20, il était extrêmement fort, si bien que nous dûmes carguer toutes nos voiles excepté le grand hunier et celui de mizaine; le 23, il faisait un temps affreux, la mer était très haute, le vent d'une telle force que l'on ne pouvait se comprendre à deux pieds de distance ; un pluie froide mêlée d'une aspergée d'eau de mer venait de temps en temps nous faire prendre un bain, le 24 à 8 heures du soir, nous aperçûmes une lumière du côté sur le vent... au bout de quelques minutes, nous vîmes qu'elle se dirigeait sur nous, nous ne pouvions distinguer quelle espèce de navire c'était et au bout d'une minute nous distinguâmes un grand trois mats ; au même instant ils allumèrent sur l'avant un feu de goudron en signe de détresse ; nous pensâmes qu'il avait pris feu, car ce goudron donne une lumière si rougeâtre qu'il semblait que tout était en flammes, l'ordre fut donné à l'homme qui était à notre gouvernail de diriger notre navire d'un autre côté pour éviter la barque ; en nous voyant changer de course, ils pensèrent que nous ne pourrions leur aider, et se mirent à pousser tous ensemble un long cri de détresse, n'ayant plus que la mort devant les yeux ; mais nous remarquâmes presque à l'instant même qu'il n'était pas en feu ;

alors nous les hélâmes avec le porte-voix : (Dialogue)

Nous: Qu'avez-vous, pourquoi ces signaux de détresse ?

Eux : Nous avons une voie d'eau ! depuis une semaine ; nous sommes près de couler bas, il y a 6 pieds d'eau dans la cale [1,80 mètre]

Nous : Pour le moment, on ne peut rien faire pour vous, restez près de nous durant cette nuit et on verra la situation demain matin.

Ils nous remercièrent et se tinrent pendant toute la nuit à un demi mille de nous, à huit heures du matin, ils revinrent à côté de nous.

Nous : Où en êtes-vous ?

Eux : L'eau gagne toujours sur nos pompes, nous avons maintenant 8 pieds d'eau dans la cale [maintenant 2,5 mètres]

Nous : Le vent est encore trop fort, on ne peut rien faire avant midi, ça va sûrement se calmer un peu !

Eux : *Nous n'avons pas d'embarcations de sauvetage, le bateau d'arrière a été fracassé, et l'autre, la grande embarcation, est en mauvais état, on ne peut pas en faire usage !*

Nous : *Nos bateaux sont bons, on viendra vous chercher*

Eux : *Merci !*

Mais on voyait que la fin était proche, le navire n'était plus si léger que la veille et embarquait d'énormes vagues. A midi il fut résolu que nous descendrions notre embarcation mais pas un des matelots n'eut le courage de se présenter, ils refusèrent tous disant que la mer était trop mauvaise, et que nous étions sûrs de chavirer ; il fallait 4 hommes pour ramer outre l'officier pour tenir le gouvernail, et nous n'étions que 3, l'officier, le charpentier et moi, mais au bout de dix minutes un autre matelot se décida à venir, alors l'officier ne voulut pas que je resta puisque nous avons 4 vigoureux gaillards pour ramer, et il me dit de sortir du bateau, puisque j'étais le plus faible et que je ne savais pas encore très bien manier une rame ; nous descendîmes l'embarcation, après beaucoup de peine, ils parvinrent auprès de la barque qui roulait extrêmement fort, c'était un spectacle magnifique que de voir leur navire se balançant péniblement sur d'énormes vagues qui s'avançaient en déferlant avec un sourd mugissement, ses voiles étaient toutes en lambeaux, son pavillon de détresse était en morceaux, et le haut d'un de ses côtés était enfoncé ; notre petite embarcation tantôt disparaissait entre les vagues, tantôt s'élançait avec la rapidité de la flèche au sommet d'une vague énorme.

Tout le monde fut sauvé, ainsi qu'un chat et un cochon, les deux seuls animaux à bord, mais le chat sauta sur l'embarcation (qui coula) et le cochon à l'eau...

Le reste de notre voyage a été très beau, et pendant la dernière semaine nous avons eu juste vent arrière pour arriver dans la baie de New York.

Très beau temps peut-être... mais écoutez la suite:

Nous avons eu beaucoup de décès cette fois, ayant eu 36 morts, (15 hommes, 11 femmes et 10 enfants) tous du choléra, je ne sais pas ce qui a pu produire

cela; en partant du Havre, tout le monde était en parfaite santé et la maladie ne s'est déclarée que le 23 Novembre [c'est-à-dire avant le naufrage que l'on vient de raconter], les uns n'étaient malades que 3 ou 4 heures, d'autres étaient malades un et même deux jours, ils prenaient des crampes aux pieds, ça montait toujours un peu plus haut, ensuite ils avaient des crampes d'estomac et ne pouvaient plus rien garder dans leur corps, au bout de 2 ou 3 heures tous avaient l'air de mourant, tous ceux qui tombaient malades étaient sûrs d'y passer, pas un n'en revenait, et ce qu'il y avait de remarquable 2 ou 3 mouraient toujours dans les mêmes familles ; un Suisse du canton d'Argovie a perdu toute sa famille composée de 6 personnes. Le choléra a saisi principalement les familles les plus sales et les moins réglées dans leur manière de vivre.

Lorsqu'ils étaient morts, personne ne voulait nous aider à les sortir de leurs lits pour les couvrir dans la toile, les matelots même étaient tellement effrayés de toucher les morts que pas un d'eux ne voulait descendre, il n'y avait qu'un vieux Suédois de 59 ans et moi pour les couvrir, je vous promets que c'était quelquefois une fameuse besogne

La famille Fornachon est toujours en parfaite santé, madame Fornachon surtout vous remercie mille et mille fois pour ces dentelles et frivolités que vous lui avez envoyées, et qui sont arrivées justement au moment où elle en avait besoin.

Tempête, maladie mortelle, aux dangers de la navigation il ne manque plus que le feu, ! Eh bien justement, toujours dans la même lettre, Eugène évoque un incendie qui a ravagé, je cite : « le plus grand bateau qui ait jamais été bâti » [c'est le great republic, il faisait 102 mètres de long]. Il était tout neuf et prêt à partir. Dans les lettres suivantes, Eugène va continuer d'énumérer tous les navires perdus dont il entend parler, et il donne une statistique alarmante :

Le Havre, 2 mars 1854

Cette année passée a été remarquable en Amérique par la quantité de sinistres qu'il y a eu sur mer ; la somme totale des bâtiments perdus en tout ou en partie,

sur mer ou sur les rivières se monte pour les états Unis à 599, 5000 personnes y ont perdu la vie, parmi ce nombre 220 navires ont péri sur mer et le reste sur les rivières, et tout cela vient de ce qu'ils chargeaient une quantité de vieux navires outre mesure, (en ayant soin auparavant de bien assurer la cargaison).

Tout ceci n'est pas de nature à rassurer ses parents qui commencent à comprendre que leur fils n'a peur de rien, ni des éléments, ni des maladies, ni même de la mort (on l'a vu avec le choléra !). En été (1854), Eugène fait un séjour à St-Sulpice. Il s'est sans doute fait un peu gronder, par sa maman, de sorte que le ton des lettres va s'adoucir sensiblement. Dans la suivante, c'est un peu « La croisière s'amuse ». Ecoutez un peu :

Le Havre, 5 février 1855

Chers Parents

Vous aurez sans doute été en peine d'être resté si longtemps sans avoir de mes nouvelles, aussi je me hâte de vous écrire quoique nous ne soyons pas encore arrivés ;

A Mobile, où nous étions, ne trouvant rien à charger, nous eûmes à passer deux mois aussi agréablement que possible, peu d'ouvrage à faire, un temps magnifique, et presque tous les jours une promenade en bateau, soit pour pêcher, soit pour aller à terre, j'avais pris votre fusil avec moi et quoique bornican [il est myope] j'ai tiré quelque chose, 4 aigles marins [des pygargues à queue blanche, une espèce non menacée], 2 pélicans, un canard, un serpent noir plus quelques mouettes, j'ai conservé leur crâne et pattes comme trophées pour envoyer à cousin Roulet, ainsi que l'épine dorsale d'un requin que nous avons harponné quelques jours après avoir quitté Mobile. Ce dernier nous a drôlement fait sauter, après l'avoir harponné nous le tirâmes sur le pont, privé de sentiment mais loin d'être mort, il se mit à faire des cabrioles digne d'un danseur de corde, en mordant à droite et à gauche tout ce qu'il pouvait attraper, jamais je n'aurais cru qu'un poisson de ce genre eût la vie aussi tenace ; en arrivant sur le pont je lui envoyai une demi douzaine de coups de barre de cabestan et un matelot parvint à lui couper la queue et à lui ouvrir le ventre, et bien ! sans entrailles ni

cœur, il n'en continuait pas moins de se démener comme s'il eût été en parfaite santé. Il avait 8 ½ pieds de long [2,6 mètres], sa bouche avait plus de 1 ½ pied de diamètre [env. 46 cm].

La famille Fornachon se portait parfaitement bien lors de mon départ, Madame Fornachon vous envoie mille salutations.

J'attends une lettre de vous avec impatience, vos dernières nouvelles sont trop vieilles. Je vous embrasse tous de cœur, votre Eugène

En juin 1855, Eugène annonce son départ pour Calcutta, sur un bateau qui y transporte du charbon. Le voyage du retour, qui a duré 97 jours, fut assez mouvementé. Tout l'équipage a été malade, sauf Eugène, qui dit

... je ne me suis jamais mieux porté, j'avais un appétit de loup (pour déjeuner, une omelette de 6 œufs, 20 ou 30 bananes et un pain frais d'une livre).

En plus de la maladie, à l'approche de New York, un froid épouvantable se déclare, comme on n'en a pas vu, ce qui se dit, depuis 40 ans ! Le froid est certainement un fléau pour les marins, car sur les bateaux d'alors, rien n'est prévu pour se chauffer. Eugène a le bout des doigts gelés, ils vont ensuite peler, mais maintenant vous connaissez Eugène, il n'a pas eu mal !

A quelques mois de là, nouvelle épreuve, le bateau d'Eugène est envoyé par le fonds lors d'une tempête près de Liverpool, heureusement, tout le monde est sauvé, grâce encore une fois à son attitude héroïque.

Mais abordons un autre sujet : En été 1857, Eugène a fait une visite à ses parents, c'est la 2^e, à St-Sulpice, et à Neuchâtel et depuis lors, ses lettres amènent un autre sujet : il parle plus souvent de lui-même, de ses préoccupations personnelles, de son caractère, de sa personnalité. Maxi est son petit frère, il est encore à l'école, Eugène écrit :

New York, 13 mars 1858

Maxi apprend-il ses leçons sans faire trop le têtù ; têtù et étourdi c'est un mot qu'on m'a bien appris. C'est vrai que j'étais (ou je suis), un rude, mais enfin cela passe toujours doucement avec l'âge, comme on dit, il ne faut pourtant pas trop s'y faire !!!.

En juillet 1858, Eugène apprend que son frère Alexis, 18 ans, Eugène en a 22, a décidé de partir en Perse, pour le commerce des montres. C'est une déception, car Eugène attendait Alexis à New York, mais c'est aussi l'ouverture d'un nouveau dialogue car les deux frères vont commencer à s'écrire de manière plus privée.

New York, 23 juillet 1858

Cher frère

Puisque tu es décidé, va, et que le bon Dieu t'accompagne, va en Perse, si tu peux, c'est le meilleur pays, le plus bel avenir. Nous ne nous reverrons probablement pas de long temps, mais enfin il faut espérer que nous nous retrouverons, s'il plaît à Dieu.

*Quant à ce que tu dis, que j'irai l'année prochaine, tu as bien raison, j'irai, si je peux ; quant à ces peut-être... tu as encore raison, j'ai reçu de ses nouvelles il y a 3 semaines, **elle se porte bien, mais s'ennuie à mort...** et te fait bien saluer (entre nous).*

Elle ! Oui, vous avez bien entendu... Soudain, il y a une femme dans la vie d'Eugène, et ils s'écrivent. Est-ce de l'amour ? Sans doute, voici notre Eugène animé d'un espoir secret et doux, mais le voici aussi devenu **changeant, parfois fantasque et insouciant, parfois mélancolique et lassé de tout:**

New York, 22 septembre 1858

Chers parents

La lettre de mon frère m'est arrivée et m'a fait beaucoup de plaisir, seulement ça me fait de la peine de le voir avec des idées si mélancoliques ; mon Dieu, nous avons chacun nos peines, il faut y penser le moins possible et avec

l'aide de Dieu nous pouvons tout surmonter ; pour ma part j'ai vu autant, si ce n'est plus, que beaucoup de personnes du double de mon âge, j'ai vu le danger, les privations, la fatigue, la mort sous bien des faces, et du pire quelquefois, malgré tout cela me voici grâce à Dieu en aussi bonne santé que jamais ; cette vie n'est qu'un jeu, un songe, un peu de fumée, tâchons d'en faire le meilleur usage, aimons-nous et aidons-nous mutuellement, c'est là pourquoi nous sommes ici.

Je vous embrasse tous de coeur, surtout mon cher Alexis s'il n'est pas déjà loin, que le bon Dieu le garde et lui donne bon courage, comme qu'il en aille il n'aura jamais autant de peine que moi, adieu, nous nous reverrons cet été si nous vivons, Votre dévoué

Eugène

Le Havre, 13 Décembre 1858

... Lorsque je vous enverrai mon daguerréotype, j'aurai soin de mettre mon col de chemise droit comme vous me le dites, de prendre un habit qui m'aille, de tout temps j'ai eu un goût tout particulier pour une toilette, Mr Fornachon m'appelle toujours un vieux garçon et prophétise que j'en serai un à tout jamais, qui vivra verra, en tout cas, il faudra que ma femme, si jamais j'en ai une, fasse mon noeud de cravate lorsqu'elle en voudra un.

Vous remarquerez que le mot « ma femme » a fait surface, pas exactement comme on l'attendait et sans être pour autant très explicite rapport à un possible mariage... Mais Eugène est gai, il fait sans doute des projets ... D'ailleurs quelques mois plus tard, il déclare à son frère, qui a lui-même entretemps pris la mer, je cite: je ne sais que te dire de la mer : je pense que tu es comme moi, que tu en as plein le dos.

Il semble donc prêt à terminer ses aventures marines, pour choisir une autre vie, mais cela ne se passe pas comme souhaité:

New York, 24 septembre 1859

Cher frère

Sélina est à Leipzig à ce qu'on m'a dit, à son sujet tu me dis des choses qui m'ont fort étonné, car je ne m'en était jamais douté ; de ton côté, tu avais raison, je l'aimais, et l'aime encore, seulement il paraît qu'elle ne pense pas de même de moi, car voici 10 mois que je n'ai pas reçu de ses nouvelles quoique j'aie écrit, il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous, probablement elle a de bonnes raisons pour agir ainsi, je ne l'en blâme pas, lorsque j'ai reçu ta lettre, je lui ai exposé nos affaires, car mon cher Alexis, je me suis fait une règle d'agir loyalement en tout et partout, maintenant je ne lui écrirai plus avant qu'elle ne le fasse ; en voilà assez sur ce sujet, laissons cela de côté,

L'amoureuse d'Eugène s'appelle donc Sélina et on apprend son nom au moment où c'est fini ! Qui est-elle ? La seule Sélina connue dans l'entourage d'Eugène, est Sélina Roulet, une cousine éloignée, de 5 ans sa cadette. On peut imaginer qu'il est tombé amoureux de ses beaux yeux, deux ans plus tôt, lors de sa visite à ses parents en 1857 (elle a de beaux yeux, vous verrez sur sa photo). Sélina s'envole, et avec elle les nouveaux projets de vie d'Eugène. Au dos de son portrait, on lit son nom complet: Sélina Châtelain, née Roulet !!! elle s'est mariée en 1863, ainsi va la vie.

En été 1859, Eugène a refait une visite à ses parents, voici comment il la raconte à son frère, on est toujours la même lettre.

Maintenant à la maison je m'attendais à les trouver tous maigres et changés, mais pas du tout, papa est la peinture de la santé, un gros don don, ça m'a fait du bien de le voir, il a des joues, tu devrais voir et pas une ride, aussi je l'ai joliment chicané, je lui en ai dit sur ses soucis, vraiment c'est une manie de famille, oncle François criait déjà, oncle Constant qui a plus qu'il ne lui en faut crie misère, tante Lucie qui est riche et n'a qu'un fils, fait la même chose, maintenant papa a cette louable habitude, il crie, et pourquoi ? Ses deux aînés gagnent leur vie, Marie dans 2 ou 3 mois va la gagner, il ne reste que Maxi qui n'est qu'un petit moutard. Mais pourquoi ne pas avoir un peu de contentement et tâcher de se rendre la vie agréable ; non, il faut tirailler coûte que coûte, c'est un besoin, c'est une nécessité, maman est aussi la même chose, non mon cher frère, nous ne pouvons les changer, c'est devenu une seconde nature !

Eugène a déjà parlé des daguerréotypes qu'ils s'envoient mutuellement, ce sont donc les portraits photographiques de l'époque. Ces portraits donnent toujours matière à plaisanterie. Il faut dire qu'alors, les temps de pause sont encore au moins de 4 secondes et se figer pendant 4 secondes n'est possible qu'en gardant une mine très sérieuse, voire en pinçant les lèvres...

Le Havre 19 février 1860

Chers parents

Votre envoi m'est parfaitement bien arrivé et je vous en remercie beaucoup ; les daguerréotypes sont excellents ; cette fois ci maman a fait bon visage ; elle n'a pas l'air d'un grenadier comme dans le 1^{er} groupe. Grand maman Eberhard est on ne peut pas mieux, grand maman Reymond m'a fait rire jusqu'aux larmes lorsque je l'ai regardée, elle a pris un air tellement sérieux et résigné qu'on dirait presque qu'elle s'est fait fouetter pour aller, ses yeux surtout sont bons, comme ils sont brillants, je donnerais bien grand-chose pour en avoir une paire comme ça, donnez-leur un gros baiser de ma part.

Lorsque je suis parti de New York, la famille Fornachon se portait bien.

Un gros bec pour maman et une bonne grognée pour ne pas m'avoir écrit et dites lui que j'attends une lettre avant que je parte,

Eugène

Reprenons le fil de la carrière d'Eugène : Durant l'année 1859, Eugène était devenu chief mate, c'est-à-dire capitaine en second. Il s'est construit une très solide réputation et il est sollicité pour des voyages de plus en plus lointains. On lui propose San Francisco ? le Pérou ? l'Afrique ? Plus rien ne le retient maintenant, et il décide de partir loin, très loin... ce sera la Chine. Il reviendra dans longtemps... peut-être en compagnie de son frère qui, lui, est aussi parti pour plusieurs années :

Le Havre 5 mars 1860

Chers Parents

Avant que de partir je veux vous écrire un petit mot, j'ai une petite nouvelle à vous annoncer, j'ai quitté le navire Havre et suis à bord de l'Isaac Bell qui

appartient à la même ligne, ..., mais au lieu de nous en retourner à New York faire service d'omnibus, il s'en ira sur la côte ouest d'Angleterre chercher du charbon pour mener en Chine, .., nous sommes affrétés par le gouvernement français et serons à son service par là-bas, ce sera un voyage de 1 ½ an, il y a longtemps que je désirais faire un pareil voyage, et je n'aurais pas pu trouver une meilleure occasion ni un meilleur navire.

Qu'est-ce que vous diriez si dans quelques années, une veille de Noël, 2 drôles de corps venaient vous tomber sur le dos, l'un à longue gigue et moustache, l'autre un peu bossu, tordu, cagneux avec une grosse barbe. Eh ! deux Reymond pur sang nobles descendants de Sulpi Reymond, quoiqu'ils aiment mieux les anguilles que les serpents.

Ce n'est pas à des saint-sulpisans que je vais raconter l'histoire de Sulpi Reymond... ou bien ?

Nous voici maintenant à la dernière lettre d'Eugène, elle est écrite le 1^{er} septembre 1860, à Shangai. Eugène y raconte le naufrage de son bateau, et ses projets de repartir sur un autre navire vers Hong Kong, au Sud. Il exprime surtout son enthousiasme pour la Chine et les immenses ressources que le commerce y offre, il veut même s'y établir, si seulement il avait assez d'argent pour investir... Voici comment finit la lettre:

Enfin ! châteaux en Espagne ou bulles de savon comme vous voudrez bien l'appeler, on en bâtit, puis un coup de vent les culbute.

Saluez tous nos parents et amis, un gros bec à Marie, Maxi et maman, n'oubliez pas les grand-mamans, tante Sophie, chez Mr Guillaume, chez Oncle Louis, surtout ce dernier, si vous écrivez à Alexis, saluez-le mille fois de ma part...

Adieu chers parents, que Dieu vous bénisse tous

Eugène

Un mois plus tard, le 29 septembre 1860, le fameux coup de vent va en effet tout culbuter : Eugène meurt d'une dysenterie avant même d'avoir

atteint Hong Kong, ce qui met un terme à ce destin extraordinaire et plonge sa famille dans l'affliction.

Les yeux se tournent maintenant vers son frère Alexis, la longue gigue à moustache, qui, lui, a commencé une carrière aussi aventureuse que celle de son aîné. Sa vie nous est connue grâce à ses nombreux écrits, souvenirs de voyage, correspondance, textes divers, ainsi qu'à ses riches archives. Ayant acquis une certaine notoriété, il est au coeur d'un article d'Alfred Chapuis, publié dans La Suisse horlogère en 1951, intitulé « L'horlogerie occidentale et la Perse ».

Pour comprendre, il faut revenir en 1858, année où est créée la Compagnie neuchâteloise d'exportation du Locle, avec comme but d'offrir des débouchés pour l'horlogerie suisse dans des pays étrangers. Alexis Reymond, jeune horloger de 18 ans, très qualifié, postule à la fonction de gérant du comptoir que cette compagnie veut ouvrir en Perse, un pays où le potentiel commercial semble énorme. Alexis est embauché pour 6 ans, c'est une place en or ! Mais disons-le tout de suite, l'entreprise va échouer, et Alexis n'y est pour rien. Les raisons de cet échec tiennent en partie au fait que les Suisses n'étaient pas au bénéfice des bons accords commerciaux. Il est évident aussi que les membres de la compagnie d'exportation se sont fait des illusions sur la Perse. Ils pensaient être les découvreurs d'un nouveau marché, or les Français, les Anglais et les Russes l'avaient fait avant eux. Alexis, lui, a rapidement compris la situation et ses lettres en témoignent. Il se plaint de la lenteur des envois, du matériel défectueux, des mauvais paiements et de l'absence de clientèle, car seuls les très riches Persans s'intéressent aux montres.

Après 6 ans donc de difficultés énormes à Téhéran, Alexis reprend son indépendance vis-à-vis de la Compagnie. Ses affaires n'en deviennent pas plus faciles, mais il parvient à devenir l'horloger du shah Nasseredin et à conclure des marchés avec sa cour, de sorte qu'il lui fournit, à côté de l'horlogerie, quantité d'objets et de services divers.

Les aventures d'Alexis, entre son embarquement à Marseille le 18 septembre 1858 et la fin de ses affaires persanes 16 ans plus tard, sont d'une richesse exceptionnelle. Les premières années seront très dures et le jeune homme naïf qui voit la mer pour la première fois et monte sur le *Cydnus*, son

premier bateau, ce jeune homme devra murir à la vitesse grand V et il restera marqué toute sa vie par ce premier voyage vers la Perse, dont il a fait plus tard le récit. En voici le début :

Téhéran, le 4 octobre 1859 : Je vous disais dans une de mes précédentes lettres qu'au lieu de vous envoyer sur la Perse un nouveau Chardin¹ en 14 ou 15 volumes [voyageur du 18^e siècle, qui a longuement décrit ses voyages en perse et en Inde et qui a certainement influencé tous les voyageurs de son époque], je vous enverrais tout simplement de temps en temps, une feuille remplie de ce que j'aurais appris ou vu depuis l'envoi de la feuille précédente, ou plutôt de ce que j'aurais eu le temps d'y mettre. Pour commencer, je vous dirai quelques mots de mon voyage, aussi brièvement que possible, puis j'écrirai ce que l'on peut voir à Téhéran, de petites anecdotes, par exemple ; j'écrirai et vous jugerez. La collection terminée, le tout sera remis entre les mains d'un de mes neveux qui en fera un ouvrage magnifique.

Ce premier voyage l'emmène donc d'abord en bateau le long des côtes italiennes puis grecques jusqu'à Constantinople, puis plus loin sur la mer noire jusqu'à Trébizonde. De là, il s'associera à une caravane terrestre, pour rejoindre enfin Téhéran, à dos de cheval, au terme de 2 mois et demi d'un voyage exténuant.

Depuis la mer, Alexis se laisse charmer par les sublimes paysages qui défilent devant ses yeux :

- Constantinople-

La côte d'Europe, qui est très belle, avec ses riants villages au milieu des arbres, sur le bord de la mer, ou sur le penchant de la colline, puis, sous ce beau ciel bleu, Constantinople, qui s'élève en amphithéâtre avec ses groupes de verdure entre les maisons et autour des mosquées dont les minces minarets s'élèvent éclatants de blancheur sous les rayons d'un soleil magnifique, sont ce que j'ai vu de plus beau jusqu'à présent, à part pourtant le Bosphore lui-même.

¹ Voir à la fin, voyageur du 17^e siècle

Mais il ne faut pas s'arrêter à Constantinople ; il faut faire comme cet Anglais, qui, ayant entendu vanter la magnificence de ces lieux, arriva un beau jour directement de Londres sur son yacht, fit quelques promenades devant la ville, puis repartit sans débarquer, parce qu'il avait aussi entendu dire que l'intérieur était horrible, et il ne voulait pas détruire l'enchantement.

Ce désenchantement, Alexis va le vivre à plusieurs reprises, notamment à Messine en Sicile, une ville qui lui avait paru la première fois, je cite « fort mignonne, au soleil levant et offrant un coup d'œil charmant »... mais en allant à terre, Alexis avait été très surpris en découvrant un quai dégoûtant et les autres rues encore pire. Voilà ce qu'il dit, après 1 an de vie en Perse:

Ce que j'écris de Messine, je le copie en partie sur mon carnet de notes, et c'est l'impression que j'en ai ressentie ; je n'avais vu que la France et la Suisse, alors je ne pouvais comparer qu'à celà, mais maintenant que j'ai vu l'Orient, je me représente Messine comme un petit paradis, pittoresque, propre, gentil, et tout ce que l'on peut désirer de mieux ; mettez-la à côté d'Erzeroum, de Tauris ou de Téhéran, il n'y a plus de comparaison à faire, c'est un séjour enchanté... c'est l'Europe.

L'imaginaire de l'Orient, au 19^e siècle, qui transparaît dans la littérature populaire, a pu aussi faire rêver Alexis, s'il a lu par exemple le roman d'Alphonse Karr, *Un diamant*, publié en 1856, d'où sont tirées ces lignes :

... il semblait que rien que d'entrer à Constantinople, on devait être riche ; que le sol devait changer les bottes qui le foulaient en babouches étincelantes de pierreries ; que l'air allait métamorphoser son habit en drap d'or, [on pensait que] tout cheval dont les pieds se posaient sur les sables de l'Arabie devait être un coursier ardent, noble, impétueux, ami des combats, [qu'on n'allait voir] que sofas et carreaux de soie, suaves parfum [et] surtout ces mystérieux harems, où vivaient, sous la garde de noirs eunuques, tant de belles Circassiennes...

Alexis se défend formellement d'avoir cru à cet orient là, mais pourtant voici ce qu'il confessera beaucoup plus tard en repensant à son départ de la maison :

Au dernier moment, j'allai faire mes adieux à St-Sulpice et à mes parents. Sérieux moment pour le jeune homme qui prend sa volée, ... Ignorant les dangers qu'il va courir à travers les embûches de ce monde, inconscient, plein d'illusoires espérances, il s'élançe dans l'avenir ! Il ne demande que mouvement, émancipation, liberté, rudes aventures, attaques de voleurs, coupe de sabre et coup de fusil, galops effrénés sur le dos d'un cheval arabe, à travers la plaine immense, dans l'air libre et sous le ciel bleu, ou bien mélancoliques rêveries sur le dos d'un chameau marchant au pas cadencé de la caravane, à la lueur [des] étoiles...

Son voyage sera presque à cette image, sauf que les voleurs, les dangers, les déceptions, les coups de sabre et même les rêveries sous les étoiles, ou plutôt devrais-je dire, les insomnies à cause des bêtes, du froid et de la peur, c'est plutôt très pénible !

Un événement de 1861, cela fait alors plus de 2 ans qu'il est en Perse, résume assez les dangers qu'il doit affronter : il s'est décidé alors pour un voyage prospectif de 6 mois dans les grandes villes de Perse et jusqu'à Bagdad. Il voyage avec 7 chevaux, qui portent sa marchandise, et une escorte de cavaliers censée le protéger contre les brigands de grand chemin. Et c'est dans un défilé, près de Chiraz, que ses propres gardiens tentent de le détrousser et de lui faire un mauvais parti...

Les récits d'Alexis sont aussi émaillés de nombreux rappels historiques concernant les régions traversées. Je ne vous en donnerai qu'un exemple, choisi parce qu'il résonne fort avec l'actualité d'aujourd'hui : la mer noire, d'une importance internationale pour le trafic des marchandises, représente depuis toujours un fort enjeu politique pour les pays environnants, au premier rang desquelles se place la Russie. Les guerres n'y ont jamais cessé. 5 ans avant le passage d'Alexis, le 30 novembre 1853, un épisode de la guerre de Crimée entre les Russes et les Turcs a provoqué la ruine d'un port

jadis magnifique sur la côte sud : le port de Sinope. Alexis nous fait le récit de ce désastre: Pendant des semaines, les Russes avaient attendu, cachés, laissant croire aux Turcs qu'ils n'étaient pas prêts à l'attaque. Un jour, à l'occasion d'une fête religieuse, les Turcs eurent l'idée de donner congé à la plupart des troupes et des marins qui s'égayèrent dans la ville et ses environs ... Et à ce moment précis, les Russes attaquèrent... La flotte turque fut décimée en 1 heure (11 navires à l'arrêt dans le port), et les tirs russes mirent ensuite le feu à la ville. Alexis tient ce récit du consul autrichien alors en place : il commente la bravoure du diplomate :

au premier coup de canon, le consul s'élança... tiens cela me rappelle une aventure de mon grand-père. Un jour il était au bois à la Corbière, occupé à prendre les 10 heures, quand soudain apparut tout près de lui un gros loup ! Et mon grand père racontait dans ce patois si original ... : « Quand j'ai vu le loup, j'ai pris ma hache et puis j'ai foutu le camp !

Eh bien le Consul fut aussi spontané que mon grand père ; au premier coup de canon, il s'élança dans une grande armoire et n'en bougea pas jusqu'à la fin de l'action !

Les récits d'Alexis sont tous truffés d'anecdotes, aussi marantes les unes que les autres, surtout sur son premier voyage. En choisir quelques-unes pour vous les lire fut assez ardu : Allait-on vous raconter la fois où il est tombé de cheval, mais sans se faire mal, la fois où il manque presque le départ de la caravane occupé qu'il était à boire son chocolat chaud, et il y a aussi la fois où il assiste à l'embarquement, dans des grands paniers posés de part et d'autre d'un mulet, de deux dames, une très grosse, d'un côté, l'autre très légère de l'autre...

Au moins, quand il se met en scène, il ne craint pas ridicule. Voici comment il découvre pour la première fois les cabines de son bateau.

Chacune contient quatre couchettes aux 2^e [classes], deux en haut et deux en bas, fixées aux cloisons ou suspendues. Au bout est le lavabo. Et le tout est

éclairé par un petit hublot rond à verre très épais ... Cette petite ouverture n'est guère suffisante Quatre passagers ont vite absorbé l'air de ces petites cabines qui gardent toujours l'odeur dont elles se sont imprégnées les jours de mal de mer...J'avais accaparé [la couchette d'en bas] qui m'avait paru la plus commode et je fis semblant de m'y établir afin que mes camarades de cabine n'eussent pas envie de me la prendre. La couchette au-dessus fut immédiatement prise et quant aux deux autres, il y eut entre les deux passagers qui devaient les occuper – un jeune grec et un vieux franc-comtois – un tournoi de politesse, tendant pour chacun à se coucher dans la couchette du haut, en faisant croire à son concurrent qu'il serait bien mieux en bas. Le jeune homme voulait épargner une pénible ascension au franc-comtois ; celui-ci assurait qu'il avait fait beaucoup de gymnastique dans son jeune âge et était plus lesté qu'on avait l'air de le croire.

Je finis par comprendre que j'étais moi-même dans une position assez critique en cas de mauvais temps et que chacun de ces avisés compères craignait en se couchant au plein pied, d'être aspergé par son voisin du 1^{er} étage, si le temps se gâtait.

Durant ce premier voyage, Alexis a l'avantage de voyager depuis Istamboul en compagnie de l'ambassadeur de Perse, Ferruck Kahn et de sa suite, et il a aussi à ses côtés un collègue, Stussy, également engagé par l'importante Compagnie Neuchâteloise d'exportation. Arrivés à Trébizonde, c'est la fin du voyage sur mer, le bateau est attendu :

... le bateau arrêté, une fusée s'éleva en l'air, à quelque distance, et pendant 20 minutes, les feux d'artifice se succédèrent, partant d'un bateau que l'obscurité empêchait de voir. Là-dessus nous voilà en grande perplexité ; en l'honneur de qui, en l'honneur de quel saint brûlait-on tant de poudre ? Nous étions des personnages assez importants, pour penser, sans trop de vanité, qu'une réception pareille n'était pas trop brillante pour les envoyés de la Compagnie neuchâteloise d'Exportation, ou si vous voulez, d'Exploitation, comme un persan nous appelait. Il fallait faire un discours ! Je me mis donc à en composer un avec une peine inouïe ; j'en étais déjà à « Messieurs et Khans..., et

Stussy essuyait avec son mouchoir de poche mon front ruisselant de sueur, lorsqu'il lui vint une idée lumineuse : tout cela était peut-être pour St Ferruk ! et me voilà sauvé ; que Ferruk Khan fasse son discours. C'était en effet le consul persan qui voulait honorer l'ambassadeur et le flatter un peu.

Plus tard, comme horloger du shah et jouissant de toute sa confiance, Alexis vécut aussi des événements uniques en leur genre. Par exemple, il fut un jour amené à accorder le piano de son harem, on l'y amena les yeux bandés, et quand il eut fini son travail (réussi apparemment), on lui rebanda les yeux pour le mener à travers d'innombrables couloirs jusqu'à la sortie !

Aussi, le shah voulant se doter d'un moyen de transport moderne, il demanda à Alexis de lui proposer un choix de voitures hippomobiles, que ce dernier dessina. On possède ces dessins. On y voit, une curieuse chaise à porteur, portable par 2 ânes, un devant, un derrière.

Alexis revient en Suisse définitivement en 1874. Il abandonne alors l'horlogerie pour travailler à la Banque cantonale de Neuchâtel, et comme contrôleur de la banque nationale. Il s'est marié en 1868, et a 4 enfants et une large descendance. Son fils aîné à qui il avait donné le prénom de son frère disparu, Eugène. Fut un médecin très en vue dans le Val-de-Ruz (à Fontaines). Il fut fondateur de la ligue contre la tuberculose du district du Val-de-Ruz et directeur du Sanatorium de Malvilliers, peut-être à cause de son père, tuberculeux depuis son jeune âge.

Alexis meurt en 1921 à l'âge de 82 ans.

Terminons avec un salut honorable : lorsque Nasseredin Shah vint à Genève, bien des années plus tard, Alexis Reymond fut reçu par lui au grand hôtel de Russie et ce fut lui, l'horloger du shah qui, du haut d'un balcon, transmit à la foule assemblée, le salut de Sa Majesté.

Récit de 1693, événement du 14^e siècle

La vouivre : grand et horrible serpent en forme de dragon sur le chemin de la vallée de St-Sulpice, qui dévorait les gens. La vallée se dépeuplait car tout le monde avait peur.

Sulpy Reymond découvrit la caverne du monstre et observa qu'il sortait toujours à la même heure. Il fabriqua une caisse avec des trous et se cacha dedans, armé d'une arbalète et d'une épée. Il attaqua le monstre au retour de sa chasse, lui envoya moult flèches, Sulpy essaya de lui couper la tête mais l'animal l'attrapa avec sa queue et l'attira sous lui. Sulpy réussit à se dégager, le monstre expira sous ses coups, hélas Sulpy mourut 2 jours après son exploit « de la puanteur du monstre », de son « venin » ou des « blessures reçues » on ne sait pas. En récompense, Le comte Louis (1305-1373) affranchit tous les descendants de Sulpy Reymond de la plupart des impôts qui gravaient alors ses sujets..